

Festival du Journal intime, Saint-Gildas de Rhuys, 21 au 23 juin 2019

Voyages en mer et journaux personnels

On trouve de nombreux livres racontant des récits de voyages et aventures en mer ; il y a aussi tous les journaux de bord écrits par les navigateurs et explorateurs depuis des siècles. Mais les journaux intimes de marins sont rares. Pour écrire un journal de bord qui ne soit pas un simple registre légal de navigation, il faut être un grand navigateur du siècle des Lumières comme Bougainville qui transforme son livre de bord en journal personnel et vivant où se mêlent réflexions politiques et anthropologiques. Il y a aussi le cas des écrivains qui ont un lien avec la mer. Par exemple, Victor Segalen qui embarque en 1902 pour un voyage en mer de trois ans en tant que médecin et nous livre un magnifique Journal des îles. Ou encore, à la fin des années vingt, le poète Henri Michaux qui a été longtemps matelot et nous a laissé un journal de son voyage en Amérique du Sud.

C'est une expérience passionnante de mêler ces textes d'écrivains publiés à ceux écrits par des inconnus et déposés à l'Association pour l'autobiographie et le Patrimoine Autobiographique. Ces auteurs inconnus n'ont pas cherché à dire, mais à se dire, à comprendre quelque chose d'eux-mêmes à travers leurs voyages et leur expérience de la mer. Ils embarquent avec eux les lecteurs en mer, sur toutes les mers, depuis le XIXème siècle jusqu'à aujourd'hui. Certains n'ont pas choisi la mer, par exemple ceux que le sort désigne pour les expéditions de conquête en Indochine à la fin du XIXème siècle ou qui participent à des opérations de débarquement pendant la Seconde Guerre mondiale, d'autres ont désiré larguer les amarres à bord de cargos ou paquebots, ils y travaillent ou empruntent les voies maritimes pour voyager au loin. Ils observent, contemplent, écrivent.

Voici un choix d'extraits de journaux qui témoignent de relations différentes avec la mer au fil du temps et au gré des destinations. Ce choix n'a pas l'ambition d'être représentatif, mais vise à partager quelques écritures de gens célèbres ou ordinaires, inspirées par la mer.

Voyage autour du monde, Louis-Antoine de Bougainville (éditions de la Découverte, 2006)

Bougainville (1729-1811), capitaine de frégate, est le premier Français à faire le tour du monde. Le récit de sa fantastique aventure, écrit comme un journal de bord et publié en 1771, reste l'un des plus emblématiques des récits d'explorateurs. Les passages choisis ici décrivent l'arrivée en 1768 dans l'archipel des îles du Pacifique, le mouillage à Tahiti qui lui apparaît comme un paradis et la rencontre avec les indigènes.

Le 22 mars, à six heures du matin, on eut en même temps connaissance et de quatre îlots dans le sud-sud-est 5°-est et d'une petite île qui nous restait à quatre lieues dans l'ouest. Je nommai les quatre îlots les quatre Facardins; et comme ils étaient trop au vent, je fis courir sur la petite île qui était devant nous. À mesure que nous l'approchâmes, nous découvrîmes qu'elle est bordée d'une plage de sable très unie et que tout l'intérieur est couvert de bois touffus, au-dessus desquels s'élèvent les tiges fécondes des cocotiers. La mer brisait assez au large au nord et au sud, et une grosse lame qui battait toute la côte de l'est nous défendait l'accès de l'île dans cette partie. Cependant la verdure charmait nos yeux et les cocotiers nous offraient partout leurs fruits et leur ombre sur un gazon émaillé de fleurs. Des milliers d'oiseaux voltigeaient autour du rivage et semblaient annoncer une côte poissonneuse ; on soupirait après la descente. Nous crûmes qu'elle serait plus facile dans la partie occidentale, et nous suivîmes la côte d'environ deux milles. Partout nous vîmes la mer briser avec la même force, sans une seule anse, sans la moindre crique qui pût servir d'abri et rompre la lame. Perdant toute espérance de pouvoir y débarquer, à moins d'un risque évident de briser les bateaux, nous remettions le cap en route lorsqu'on cria qu'on voyait deux ou trois hommes accourir au bord de la mer. Nous n'eussions jamais pensé qu'une île aussi petite pût être habitée, et ma première idée fut que sans doute quelques Européens y avaient fait naufrage. J'ordonnai aussitôt de mettre en panne, déterminé à tenter tout pour les sauver. Ces hommes étaient rentrés dans le bois ; bientôt après ils en sortirent au nombre de quinze ou vingt et s'avancèrent à grands pas ; ils étaient nus et portaient de fort longues piques qu'ils vinrent agiter vis-à-vis des vaisseaux avec des démonstrations de menaces ; après cette parade, ils se retirèrent sous les arbres où on distingua des cabanes avec les longues-vues. Ces hommes nous parurent fort grands et d'une couleur bronzée. J'ai nommé l'île qu'ils habitent l'île des Lanciers.

Pendant la nuit du 3 ou 4 avril, nous louvoyâmes pour nous élever dans le Nord. Des feux que nous vîmes avec joie briller de toutes parts sur la côte nous apprirent qu'elle était habitée. Le 4, au lever de l'aurore, nous reconnûmes que les deux terres étaient unies ensemble par une terre plus basse qui se courbait en arc et formait une baie ouverte au nord-est. Nous courions à pleines voiles vers la terre, présentant au vent de cette baie, lorsque nous aperçûmes une pirogue qui venait du large et voguait vers la côte, se servant de sa voile et de ses pagaies. Elle nous passa de l'avant, et se joignit à une infinité d'autres qui, de toutes les parties de l'île, accouraient au-devant de nous. L'une d'elles précédait les autres, elle était conduite par douze hommes nus qui nous présentèrent des branches de bananiers, et leurs démonstrations attestaient que c'était là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser. Alors ils accostèrent et l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit avec son rameau de paix un petit cochon et un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jeta. Nous lui donnâmes des bonnets et des mouchoirs, et ces premiers présents furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes, et toutes à balancier, environnèrent les deux vaisseaux. Elles étaient chargées de cocos, de bananes et d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits délicieux pour nous contre toutes sortes de bagatelles se fit de bonne foi, mais sans qu'aucun des insulaires ne voulût monter à bord. Il fallait entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange ; lorsqu'on était d'accord, on leur envoyait au bout d'une corde un panier ou un filet ; ils y mettaient leurs effets, et nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant que d'avoir donné ou reçu, avec une bonne foi qui nous fit bien augurer leur caractère. D'ailleurs nous ne vîmes aucune sorte d'arme dans leurs pirogues, où il n'y avait point de femmes à cette première entrevue. Les pirogues restèrent le long des navires jusqu'à ce que les approches de la nuit nous firent revirer au large ; toutes alors se retirèrent.

Lorsque nous fûmes amarrés, je descendis à terre avec plusieurs officiers, afin de reconnaître un lieu propre à faire de l'eau. Nous fûmes reçus par une foule d'hommes et de femmes qui ne se lassaient point de nous considérer ; les plus hardis venaient nous toucher, ils écartaient même nos vêtements, comme pour vérifier si nous étions absolument faits comme eux : aucun ne portait d'armes, pas même de bâtons. Ils ne savaient comment exprimer leur joie de nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduisit dans sa maison et nous y

introduisit. Il y avait dedans cinq ou six femmes et un vieillard vénérable. Les femmes nous saluèrent en portant la main sur la poitrine, et criant plusieurs fois : tayo !

Au vol près, tout se passait de la manière la plus aimable. Chaque jour nos gens se promenaient dans le pays sans armes, seuls ou par petites bandes. On les invitait à entrer dans les maisons, on leur y donnait à manger ; mais ce n'est pas à une collation légère que se borne ici la civilité des maîtres de maisons ; ils leur offraient des jeunes filles ; la case se remplissait à l'instant d'une foule curieuse d'hommes et de femmes qui faisaient un cercle autour de l'hôte et de la jeune victime du devoir hospitalier ; la terre se jonchait de feuillage et de fleurs, et des musiciens chantaient aux accords de la flûte un hymne de jouissance. Vénus est ici la déesse de l'hospitalité, son culte n'y admet point de mystères, et chaque jouissance est une fête pour la nation. Ils étaient surpris de l'embarras qu'on témoignait ; nos mœurs ont proscrit cette publicité. Toutefois je ne garantirais pas qu'aucun n'ait vaincu sa répugnance et ne se soit conformé aux usages du pays.

J'ai plusieurs fois été, moi second ou troisième, me promener dans l'intérieur. Je me croyais transporté dans le jardin d'Eden : nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvénients qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes et de femmes assis à l'ombre des vergers ; tous nous saluaient avec amitié ; ceux que nous rencontrions dans les chemins se rangeaient à côté pour nous laisser passer ; partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce et toutes les apparences du bonheur.

Journal des îles, Victor Segalen (Les éditions du Pacifique, 1978, extrait tiré du chapitre : «*Tahiti et les îles du Pacifique, janvier 1903-septembre 1904*», p. 44 à 46)

Victor Segalen, médecin, poète, archéologue et sinologue, n'a que 22 ans lorsqu'il embarque en septembre 1902 comme médecin à bord de La Durance. Ce sera, pendant près de trois ans, son premier grand voyage : départ par la Californie, puis le Pacifique, qu'il sillonne jusqu'en 1904 sur les traces de Gauguin. La découverte de la culture polynésienne l'amène à changer sa vision du monde, du colonialisme et de l'Autre. C'est ce que l'on découvre dans ce journal qu'il tient très régulièrement, prélude à son célèbre livre, Les Immémoriaux. Il est intéressant de le voir aborder 150 ans plus tard aux mêmes rivages que Bougainville mais après un cyclone dévastateur :

Jeudi 29 janvier

Nous voilà, la cale bondée de vivres, le gouverneur à bord, parcourant les îlots invraisemblables des Tuamotu, recueillant des échappés du sinistre et zigzagant à travers l'archipel en une promenade consolatrice...

Deux goélettes, dont l'une fort malmenée, sont arrivées à Tahiti. On prévoit des misères. Et toute la flotte : la Zélée, partie en vedette, La Durance, équipée en cargo, et *La Calabria*, en représentant de notre « sœur latine », se disperse dans l'immense archipel.

Vendredi 30 janvier

Or, depuis le grand matin, on tourne en rond ; en avant, en arrière, à des vitesses infimes, ce qui secoue l'arrière de chocs et de sursauts : notre machine qui, à tout casser (7,5 nœuds) reste silencieuse, devient insupportable au-dessous.

En face de nous, c'est la terre, mais invraisemblable ! On définit généralement une île : portion de terre entourée d'eau de tous côtés ; ici, le contraire est plus juste : eau centrale (le lagon), et terre alentour. Ces diables de coraux ont adopté, pour leurs bâtisses continentales, la forme circulaire. La zone habitable se déroule plus loin que l'horizon, entre, d'une part, la houle de l'Océan, et la tranquillité verte du lagon intérieur.

Déjà s'accusent les méfaits du cyclone. La bande verte des éternels cocotiers est hachée, trouée, démantelée...

Puis tout le monde disponible descend dans les chaloupes que la houle balaie le long de la Durance : laquelle, toujours sous pression, car les fonds ne permettent pas de mouiller, va et vient, et vire incessamment.

L'atterrissage est habile : une lame, un bon coup d'aviron, et voilà le nez de la baleinière porté et échoué sur le corail. Deux indigènes le maintiennent. D'autres présentent complaisamment le dos. De flaques en flaques, sur un sol durement minéral, nous gagnons l'anneau immense.

Sur la gauche c'est un sol bousculé, poudré de sable blanc, poussière de coraux, et presque recouvert d'un humus sinistre, d'une boue desséchée au soleil des choses informes, délavées, broyées, disloquées, pilées : de la bourre de coco, des chambranles de fenêtres, des cadres de bicyclettes, des débris de pirogues ; puis des loques, des troncs de cocotiers tordus, fendus ou arrachés à demi, s'élèvent sans appui... d'autres gisent, racines arrachées... et toujours des pneus, des guidons ; le cyclisme était, paraît-il, à tel point pratiqué dans l'île, que le docteur Brunati en avait dû réglementer les excès ! – Nous pataugeons dans ce sol de tempête dont chaque parcelle est un débris de maison, de choses usuelles, de richesses indigènes... Car ce fut le village. Des huttes sans nom de matériaux, comme après un naufrage, abritent des figures sympathiques, reposées, insouciantes « *Ia Ora na* ». Nous allons de l'une à l'autre... « *Ia Ora na* » Et la fraîcheur est exquise sous ces toits aérés, sous lesquels on pétrit déjà gaiement la farine apportée par nous.

Mais au retour, c'est l'intense réverbération du soleil vertical sur le sol blanc, à facettes scintillantes qui déchirent la vue comme les piquants de coraux...

Tout l'après-midi s'active à l'embarquement de cent cinquante sinistrés, la plupart étrangers à Hikueru, et que nous allons, au cours de notre tournée, essaïmer dans leurs îles. La précieuse et robuste baleinière va et vient, racle sur les coraux, choque le flanc de la Durance, et, incessamment, nous déverse à bord des indigènes de tout âge, et leur restant de fortune ; et toujours les bicyclettes, posément démontées, ou réduites à quelques débris, abondent !

Samedi 31 janvier

Au matin, même décor bien que nous soyons en face de Marokau, la seconde île du programme. Mais ici, pas un chat. La Zélée a dû tout emporter. Lentement, pourtant, on contourne l'anneau. Des blocs énormes ont roulé sur le corail, des dunes nouvelles ont apparu, la passe est bouchée, le paysage est renouvelé... Et personne... On siffle ; on rase la côte... rien, toujours, à perte de vue.

« Un feu à terre » ! en effet des gens s'agitent sur une pointe de l'île, au moment où, les trois quarts explorés, nous allions filer... La baleinière nous ramène quelques chefs avec lesquels l'accord est difficile : ces messieurs désirent être transportés aux Gambier ! – N'importe, leurs exigences nous valent une seconde promenade à terre, sur le corail éblouissant.

Pudeur de ces néophytes de nos préjugés : avant de grimper à notre échelle, ces femmes qui jadis allaient nues font des mines effarouchées, ramènent leurs robes en gestes étriqués, stupides. Et ce gamin que je panse, à terre, refuse absolument d'ôter son honnête et décent paréo.

Les meilleurs plongeurs, paraît-il, ont, de préférence, péri. Car, forts d'eux-mêmes, ils voulaient sauver leurs enfants, leurs femmes, ou leurs piastres. L'un d'eux, rejeté en mer à travers la passe, a nagé des heures durant, en traînant ses deux enfants ; le plus jeune, vite noyé, il le portait encore ; et l'autre tenait bon, jusqu'au moment où le père et le fils ont disparu à 20 mètres du bord.

Un autre, plus heureux, s'est servi comme flotteur d'un cercueil exhumé par la tempête ; d'autres furent liés aux troncs des cocotiers... Or, ce soir, insoucians, confiants, repus, les gens d'Hikueru, groupés en rond sur le gaillard d'avant, chantent, dans la nuit calme, leurs *himene* sonores, vifs, aux rythmes de fugue, terminés tous par une longue pédale de dominante qui prolonge l'écho, et s'éternise en sons bouchés. Ils ont, de la mesure, de la consonance, un sentiment d'une vivacité extraordinaire...

« À vider les escarbilles », commande, de la passerelle, l'officier de quart.

Tempête dans l'océan Indien

Joseph Tisserand (né en 1879) est sapeur au 11^{ème} régiment d'infanterie de marine et embarque à Toulon, le 1^{er} juillet 1899, à bord du *Cachemire*, pour la Cochinchine. Le 20 juillet, l'île de Ceylan est dépassée. (APA 1678, Mon séjour en Extrême-Orient)

« La beauté de l'espace et l'horizon se dissipent toujours dans les vagues lointaines. Vers le soir j'entends les matelots tous courir sur le pont, je ne vois plus les voiles ; coups de sifflet et cordages déroulés. Qu'est-ce ? Serions-nous en danger ?

Tous les regards se portent à tribord, je regarde aussi. Un nuage épais couvre l'océan immense et hélas une colonne noire cherche la mer et semble attirer ses eaux comme un gigantesque siphon. Plusieurs autres colonnes se forment et voltigent au gré du vent. Je m'explique bientôt, je dis « un cyclone ». Tout à coup les marins viennent disant que le cyclone passe un peu au large et que notre bateau ne serait pas pris au piège. Peut-être une demi-heure après, un même nuage noir s'élève, voilà que tout à coup on ne se voyait plus sur le pont. On commence à tout attacher sur le pont quand un marin vient dire : « Gare, voilà une trombe ». C'est une trombe et cette trombe nous menace. Elle cherche à nous entraîner sous ses plis. Mais grâce à la bonne manœuvre des soldats et au sang-froid de tous, les hélices fendent l'onde et nous dépassons rapidement, sans avoir même besoin de tirer un seul coup de canon, ce danger réel où plus d'un équipage a déjà trouvé un cruel et lamentable trépas. Quelques instants après nous voguons dans l'immensité claire et les couleurs des flots.

21 juillet 1899

Quelle triste nuit j'ai passée ! Vers minuit la mer commence à se soulever de nouveau et notre bateau commence à plonger dans l'abîme sans fond quand tout à coup il remonte à la surface, à la pointe des vagues menaçantes. Les flots, les vagues s'élèvent à plus de soixante mètres de hauteur. Lorsque notre bateau n'était pas dans la direction des vagues, elles venaient heurter notre demeure et passaient par-dessus le pont, balayant tout ce qui s'y trouvait. On voyait tout à coup notre bateau plonger comme un scaphandrier, puis sur une montagne d'eau qui finissait par l'anéantir. Et le bateau tombe là-bas dans ces gouffres et tout le temps la même chose. Alors voyant qu'il n'y avait pas moyen de rester sur le

pont, on est partis se coucher, mais sans pouvoir fermer l'œil. On ne pouvait même pas rester dans nos couchettes, il fallait bien se tenir, autrement on se serait tué.

22 juillet 1899

Toujours cette immense mer s'agite avec terreur, rien ne reste sur le pont, pas un tonneau de pétrole, pas une chaise longue, rien, tout a disparu. Dans la nuit les vagues terribles ont tout emporté. Rien à manger, il a fallu aller chercher des conserves de viande et comme pain du biscuit de mer qui est sec comme un caillou. Les boulangers ne pouvaient faire du pain et il n'y avait pas de restes, car on était 780 à bord. On était très mal nourris, puis on ne peut se bouger. La mer continue à être mauvaise, beaucoup de soldats sont malades. À 11 heures les vagues passèrent avec une force terrible près des bœufs qui nous servent pour notre traversée. Voilà que tout à coup deux bœufs sont enlevés et disparaissent dans les flots comme des épaves. Le navire sombre sur l'arrière. Du bateau un capitaine de chez nous a été enlevé et disparut en même temps. Le commandant a fait arrêter le navire, mais n'a pu obtenir aucun résultat. Il avait été probablement dévoré par ces monstrueux poissons, les requins ou autres. À 6 heures du soir, la mer s'est calmée un petit peu, nous respirons mieux le bon goût de l'air de la mer. À certains moments je croyais que le bateau resterait dans ces parages comme naufragé, mais à ce moment je commence à avoir un peu d'espoir. »

Autre voyage vers l'Indochine (40 ans plus tard)

Marie Bouvier, jeune étudiante née en 1917, part avec sa famille rendre visite à son frère qui dirige une plantation de thé sur les hauts plateaux de l'Annam en Indochine. (APA 2801, Voyage en Indochine, 12 octobre 1938-15 mars 1939)

« Marseille, vendredi 14 octobre 1938.

C'est le départ : nous embarquons sur un superbe bateau des Messageries Maritimes : le Président Paul Doumer, une véritable ville flottante. Grande émotion. Nous sommes sur le pont du bateau. Il est midi. La sirène mugit. L'avant du paquebot s'éloigne du débarcadère. Les marins détachent les passerelles et la corde qui relie l'arrière du navire au quai.

Des mouchoirs s'agitent, certaines femmes pleurent, des voix d'enfants crient, une sonnette tinte. Pour ceux qui s'aiment, les couples d'amoureux, les familles, il s'agit souvent de séparations déchirantes. Le voyage jusqu'à Saigon, ce sont 22 à 25 jours de traversée et une énorme dépense.

De notre haut niveau (1^{ère} classe), nous pouvons observer, au-dessous, les passagers de 2^e classe et, plus bas encore, sur le pont inférieur les passagers de 3^e classe couchés sur le plancher, sur des nattes ou sur les transats, parmi eux, des femmes chargées d'enfants, des soldats de l'armée coloniale aux biceps tatoués.

Vendredi 21 octobre 1938 – En mer Rouge.

La mer devient houleuse. Un vent rasant fait croire qu'il y pleut. Le ciel et la mer sont d'un bleu très doux, très fin. Une légère brume s'élève, féerique. Elle s'accompagne d'une humidité extrême qui rend la chaleur (30 à 32°) assez fatigante. Pendant toute la matinée, nous avons observé un requin qui suivait notre bateau, et dans l'après-midi les marsouins nous ont accompagnés en folâtrant. Nous avons vu aussi de minuscules poissons volants sortir de l'eau en groupe et y laisser des traces de fusées.

Le coucher de soleil a été très rapide. Le disque jaune s'est enfoncé dans l'eau. Il semblait flotter sur l'onde. La mer était jaune et verte. Une petite brise marine se mit à souffler, je me sentis revivre.

5 novembre

Le soleil se couche derrière l'île avec ces couleurs violentes particulières à l'Équateur, des mauves, des rouges-violetés... Dès le lever du soleil, j'aperçois une infinité de petites îles dont les cocotiers baignent dans l'eau. De rouge, le ciel devient rose, puis gris pâle. Les îles commencent à se peupler. Des maisons anglaises aux vastes toitures brunes, aux larges vérandas. Des bateaux circulent, des jonques aux voiles brunes dont l'usure se manifeste par de vastes déchirures. En face de nous, l'entrée étroite du port de Singapour entre deux îles. Le passage est encombré de paquebots et de cargos. Le bateau-pilote arrive et nous repartons... Nous quittons bientôt la ville pour traverser l'un des plus beaux lieux du monde : une forêt de majestueux cocotiers dominant des maisons malaises aux toits de paillotes reposant sur une terre brun-rouge. Sous ces hauts arbres règne une atmosphère de mystère tout à fait extraordinaire qu'accentue une légère brume grisâtre. Notre route passe ensuite entre cette admirable forêt de cocotiers et une maigre plantation d'hévéas... Nous laissons derrière nous les îlots verts de Singapour et l'immense port avec ses jonques, ses cargos et ses paquebots... le site du port est admirable. »

1943-Débarquement en Italie

Maurice Toquet (né en 1924) raconte dans son journal les années passées dans l'armée d'Afrique, de 1942 à 1945, et sa campagne d'Italie. (APA 1540, La Campagne d'Italie)

« 18 novembre 1943. De Bizerte à Naples.

C'est une journée d'automne en Afrique. Hier soir, il a plu. Ce matin, il fait frais. Quelques traînées de nuages salissent le ciel.

Tournant le dos à la mer, trois lignes de soldats, vêtus à l'américaine, mais coiffés du casque français, en armes et sac à dos, s'étirent le long du quai. En face, au pied des grands bâtiments du port, la fanfare d'un régiment américain s'est mise en place. Quelques civils sont là, ainsi que des groupes de marins et soldats américains, venus en spectateurs des camps voisins. Ils se pressent, par paquets, fumant, riant et mâchant leur chewing-gum.

Derrière, amarrés au quai et enchaînés les uns aux autres, des bâtiments des marines anglaise et américaine, attendent eux aussi, patiemment. Par leurs immenses portes avant, béantes encore, largement ouvertes face au quai, comme des gueules sombres, ils viennent d'ingurgiter une incroyable ration de camions surchargés de matériel de guerre, de voitures blindées, voitures légères, avec remorques et autres engins. Une multitude de monstres métalliques de terre ferme, bruyants et imposants vus de près, mais qui semblent devenir minuscules à mesure qu'ils s'engloutissent dans les entrailles profondes et noires des monstres de la mer.

Depuis longtemps maintenant, l'embarquement des véhicules est terminé. Depuis plus d'une heure nous sommes là, debout, alignés... et nous attendons. Les discussions courent dans les rangs. Elles portent surtout sur la navigation. Ceux qui ont déjà effectué un voyage en bateau expliquent aux autres ce qu'est le mal de mer. Tous les détails en sont donnés et simplement commentés. Les connaisseurs rigolent, les autres s'inquiètent. La description est même tellement réaliste que mon copain Lopez, debout à côté de moi, en a l'estomac tout retourné, il a des nausées ! Il sent même le sol vaciller, comme s'il était déjà en pleine mer, sur le pont du bateau !

Et le temps passe, nous attendons toujours. Le sac n'est pas très lourd, mais il commence à devenir agaçant. Les cartouchières sont pesantes, elles sont gonflées des cent cartouches touchées hier soir. Les bras s'ankylosent sous les bretelles de suspension, le casque serre les tempes, la capote commence à devenir étouffante. Seul, le fusil, d'ordinaire si encombrant, nous offre en ce moment un support improvisé, il nous sert de béquille.

Les Français d'Afrique, dont beaucoup naviguent pour la première fois, regardent de tous leurs yeux. Ceux de France, qui ont déjà au moins une traversée à leur actif, se donnent de l'importance. Et, dans tout ce monde, nombreux sont ceux dont les yeux restent fixés, comme fascinés par cette mer glauque qui se tord au-dessous de nous.

Quelques blasés, accroupis dans un coin, autour d'une couverture pliée en quatre, tapent une belote.

Les plus curieux effectuent une visite instructive. Un groupe se presse autour de l'imposante mitrailleuse lourde et du canon de DCA installés à l'arrière sur une plate-forme. C'est à qui essaiera l'énorme casque spécialement affecté au servant de la pièce. Les discussions techniques sont animées et pleines d'intérêt. Car nous sommes dans notre élément, et y retrouvons un peu nos instruments de travail.

Enfin, la journée se termine. Le soleil se couche. Quelques vagues éteignent ses dernières flammes. Le soir tombe, et c'est la nuit. L'air devient plus frais, plus humide.

La glissade sur l'eau continue, comme ouatée, dans ce désert mouvant, au silence à peine troublé par le ronronnement sourd des moteurs. La mer clapote, sans fin, contre le flanc du bateau qu'elle borde d'une dentelle mousseuse, tandis que, tracés par ce gigantesque convoi, de grands sillons blancs, tourmentés, se tordent, jusqu'à l'infini, et barrent de rayures parallèles cette immensité mouvante, liquide, qui s'assombrit de plus en plus.

Au-dessus de nous, dans cet autre infini noir, les étoiles s'allument. Une multitude de petites lumières tombent de là-haut et s'éparpillent sur l'eau. Nous les regardons apparaître, scintiller, s'évanouir et revenir inlassablement dans cette profondeur huileuse qui fascine et attire.

Dimanche 21 novembre 1943

« La côte !! »

Précipitation sur le pont.

Un peu de roulis fait monter celui-ci sous nos pieds, puis subitement se dérober. Cette alternative de lourdeur, puis de soudaine légèreté, n'est pas appréciée par tous les estomacs. Quelques figures ne tardent pas à grimacer. Un seul remède : s'allonger. Et cette obligation prive certains de la première vision de la côte italienne, qui n'est encore qu'une ligne mince et fixe à l'horizon, mais bien visible derrière la mer houleuse de ce matin.

On voit le Vésuve ! »

Apprendre le métier de marin

Jacques Régnault (né en 1933), à l'âge de 21 ans, arrive un matin d'octobre 1954 au Havre pour embarquer comme pilotin sur un navire de commerce, le « Comores » qui part vers Madagascar. (APA 754, Les Points d'Etoiles)

Mercredi 10 novembre 1957. Le Havre.

Et les surprises succéderont aux surprises : nous sommes prévenus ce matin qu'en raison de l'encombrement du port de Dunkerque notre départ est remis à vendredi matin 9h30 ! Ça me fait une belle jambe d'annoncer à tout le monde que je pars pour Madagascar alors que voilà plus de quinze jours que je reste au Havre. J'ai tout lieu de méditer sur l'ingratitude de ce sale métier en surveillant le chargement des caisses à l'avant et de tubes dans la coursive du faux-pont. Les dockers braillent à qui mieux mieux, la ferraille résonne et le pilote pointe.

Dimanche 21 novembre 1954

Il fait nuit et je suis dans un des ailerons de passerelle, à bâbord, le nez engoncé dans le col de mon chandail, les pieds commençant à geler malgré les doubles chaussettes et je fredonne. Tout à l'heure nous avons fait un cercle complet pour éviter un bateau qui, venant à notre rencontre, abattait sur la gauche. Nuit noire et froide où les étoiles brillent dans un ciel clair sur un horizon indistinct. Je pense en rigolant au chapitre du livre de cosmo sur « les méditations du marin » et je m'aperçois qu'en fait de méditations on pense à un tas de choses : les jeunes filles en général et en particulier et surtout les amis qui doivent être en train de vous oublier petit à petit. Les marins étant des gens souvent absents, on les oublie vite et c'est pourquoi à bord peu d'entre eux sont mariés.

Lundi 6 décembre 1954

Dans la nuit nos vagues sont phosphorescentes et on aperçoit le sillage tout aussi lumineux de marsouins qui courent et sautent dans l'obscurité. Effet saisissant car on dirait des torpilles ou des fusées. La mer est calme et le vent est redevenu « doux zéphyr ». Longtemps nous parlons carrière avec le second et il semble, puisque lui fut collé deux fois en sachant son programme, que j'ai peu de chances de réussir puisque moi je ne le sais pas. Ces tristes réflexions ne m'empêchent pas de calculer une latitude exacte par la Polaire ni une droite par Jupiter. Je fais une bonne observation mais ô houle... un calcul faux par omission d'une donnée. Corrigé par le second, il n'en donnera pas moins un point très acceptable. Et après déjeuner vers 13 heures je fais encore du restant à

la passerelle, c'est de la rage. Travail ! Travail ! J'ai commencé un cahier de documentation après lecture d'une intéressante notice concernant le travail des pilotins à bord. Il fait bon dans le carré, quelle planque.

Samedi 11 décembre 1954. Départ de La Goulette.

Pourquoi n'ai-je eu que des pensées sinistres pendant ce quart du soir ? Des orages déchirent le ciel à l'horizon, on entend la radio se brouiller à chaque éclair. Et je suis fatigué, pensant tristement que toute cette histoire maritime ne tourne pas beaucoup à mon avantage. Toutes les indécisions qui me pèsent grandissent avec le temps qui passe et la réalité de ma solitude apparaît encore plus vite !

Dimanche 12 décembre 1954.

Grande lessive l'après-midi. Y'a pas ! Je perfectionne ma technique. Je saurai bientôt tout faire. Ah ! Le bon mari que voilà, le Comores est passé par là.

Je prends la barre au quart de cinq heures. Seul sur la passerelle car le second calcule dans la chambre des cartes, j'ai soudain envie de faire le singe, sans savoir pourquoi. Je commence par faire des grimaces dans la vitre du gyrocompas, puis à danser un swing devant la barre, puis à faire le tour de la barre pour voir si le cap ne change pas quand je reviens, complètement sonné je vous dis, à cause du mistral sans doute !

Le commandant arrive en chantant sur la passerelle, dans l'obscurité je l'entends en plein lyrisme et c'est tellement cocasse que je me prends de fou rire tout seul et silencieusement.

Putain de mistral qui gifle mes hublots !

Samedi 1^{er} janvier 1955

Mon Dieu, comme tu nous fais vivre vite ! Déjà ?... mais je serai au bord de la mort avant d'avoir pu faire quelque chose de ma triste vie ! Je n'ai pas fait de bilan de la malchanceuse année que j'enterre, le lamentable expédient qui me fait voguer vers Diego-Suarez en est un !... à un mille, un banc de marsouins saute hors de l'eau !

Le ciel est bien couvert et la mer bien plate. Je crois voir des requins mais ce ne sont en fait que des pagaies de poissons-volants. Il pleut... ça commence, dirait-on. Je n'aurais jamais cru que l'immense océan Indien pouvait être parfois plus

calme que le lac du Bois de Boulogne, et je n'exagère pas. À la fin du quart, le Capitaine défait un immense paquet au centre duquel il déballe une bouteille de whisky. Sacré veinard !...

Je n'ai envie d'écrire à personne, même pas à vous... Je relis vos lettres et d'autres aussi. Comme elles ne m'apportent plus rien je me dis qu'il ne peut en être que de même pour les miennes, alors autant ne pas écrire.

Mardi 11 janvier 1955. Majunga.

Autre journée sans gloire et j'ai presque honte de consacrer tant de lignes à raconter ces misérables ennuis cherchés volontairement. J'aide le charpentier à poncer ses lattes de coupée, ainsi le second me fiche la paix. Il faut remarquer qu'il a toujours le mot prêt à la critique, jamais à l'encouragement. Excellent pour le rendement ! Je pousse mon papier de verre en pensant à la France. Que suis-je donc venu chercher si loin que je ne trouve pas ? Je voudrais maintenant me défendre, répondre à tous ces salauds voire faire scandale comme j'ai si souvent fait au lycée... Mais non, je suis incapable de réagir violemment maintenant. Je suis maté, sonné, servile, timide dans mon respect de la classe et de la hiérarchie et je me ferai baiser comme pas un. Ah ! Ça oui, je peux dire que j'ai été formé. Que dire lorsqu'il faut remplacer un type à fond de cale pendant une heure en pensant à toute cette « poésie de la mer », à ces rêves envolés !?! Le « Bon Dieu » souverainement indifférent dans son Mal et son bien universels ! Tu parles !...

Cet après-midi, deux heures à la machine à écrire qui me permettent de rester planqué jusqu'au dîner. Je m'en fous, je n'ai jamais aussi mal tapé. Mais quel fumier que ce second qui vient critiquer encore le pansement que je fais à Millimer alors que je suis en retard pour mes rations ! Ce n'est même pas dans mes attributions !

Mercredi 16 février 1955. Départ de La Réunion.

Ce journal est une ineptie et je n'aurais jamais dû le tenir. Malgré cette fatigue causée par l'abus de tasses de café matinales, je sens que je suis marin dans l'âme.

Lundi 28 février 1955

Fraîcheur d'un matin où dans le golfe d'Aden sont visibles Polaire et Croix du Sud à la fois.

Ecuador, Henri Michaux (Gallimard, 1929, extrait p. 13 à 17)

Ecuador est le journal tenu par le poète Henri Michaux en 1928, lorsqu'à peine âgé de trente ans, il entreprend un voyage à travers les Andes, les montagnes de l'Équateur et les forêts du Brésil pour arriver un an plus tard à l'embouchure de l'Amazone. De son voyage en bateau (il avait été un temps matelot avant de se lancer dans l'écriture) jusqu'à cette découverte des forêts tropicales, il raconte les moindres détails. Dans ce texte, qui tient à la fois du récit de voyage et du carnet intime, apparaissent déjà les mécanismes de la création imaginaire du poète, son goût pour les « espaces du dedans » dont l'exploration va donner l'œuvre étonnante que l'on connaît.

4^{ème} jour de mer, 16 heures :

Être seul navire, très insolent et superbe sur le grand désert d'eau... Le vent vient à toute vitesse sur mon peu de cheveux qu'il secoue, puis il repart à toute vitesse et moi je reste sur le pont. Vient encore ce vent contre ma tête, repart à toute vitesse, et Dieu sait quand il rencontrera encore un front et de qui pourrait bien être ce front et ce qu'on pourrait avoir à dire de nos deux fronts comparés. Ô navire-orgueil, ô capitaine-orgueil, passagers-orgueil, vous qui ne vous mettez pas de plain-pied avec la mer... sauf toutefois au jour du naufrage... ah, alors... enfin il s'enfonce, le navire, avec son jeu complet de mâts et sa cheminée.

Soir

- *Haben sie fosforos ?*

- *No tengo, caballero, but I have un briquet.*

Telle est la langue du bord.

Si l'on retient « fosforos », c'est que c'est peut-être plus flambant qu'une allumette, par contre le « briquet » est bien cet instrument à pierre qui fait du feu. Un artiste européen avec beaucoup de tact écrirait ainsi une jolie langue quadrupède.

Entre gens du bord, un lien : les jeux de carte. Bridge, manille, poker : la seule monnaie de notre civilisation qui ait cours partout.

N+2 jours de navigation

Tempête. Le bateau tremble fort.

M. me demande avec un apparent détachement à quelle distance extrême les mouettes peuvent voler. Trois cent cinquante kilomètres ? On a vu les dernières hier matin.

Il me semble que je ne suis pas parfaitement à l'aise non plus.

À 2 heures p.m.

Le moteur s'est arrêté. On a été pris dans les lames. On a été bord sur bord, à croire qu'on allait être renversé. Les officiers étaient inquiets. Moi, ça m'a remis tout à fait. Très bien, Atlantique, tu sais secouer, et te montrer grand.

N+3 jours de mer

Tous les matins après déjeuner un homme s'assied en face de moi, sort des journaux non encore dépliés et parcourt les nouvelles. Comme il est équatorien, lisant l'espagnol, et moi...

Il est extraordinaire comme cette damnée planète avec ce peu de tout qu'elle possède peut être embêtante. Il y a des régions où elle est tellement bien expurgée de toute surprise qu'on se demande où est notre vraie place et de quel autre Globe nous sommes la misérable banlieue. Cet Atlantique, il semble que j'y suis depuis cent ans.

*

Je viens de jouer... comme ça dilate... Excellent contre la pétrification qui est tout l'écrivain.

Il y a quelques minutes j'étais large. Mais écrire, écrire : tuer, quoi.

*

Mais où est-il donc, ce voyage ?

*

Dans nos bagages rien que des livres modernes et non choisis.

Cette bande d'impressionnistes... écrivant genre étincelles, ou genre enveloppement humide, ou genre travaux d'aiguilles... Ce style à trace d'images, à trace de merveilles, à trace d'émotion, à trace de miracles, à trace de génie, à trace d'humeur, à trace d'études, à trace de tout. Un insupportable bazar où l'on ne trouve pas son pain.

Et ce voyage, mais où est-il ce voyage ?

Vendredi 6 janvier 28 (étant parti le 27-12-27)

Dire que peut-être vingt-cinq millions de poissons nous ont vus passer, *Boskoop*, ont vu ta quille stupide, Dieu sait avec quelles réflexions, l'ont vue, ne comptant que les adultes. Et il y avait aussi des algues, près desquelles on a passé, et de tout. Et nous, on n'a rien su, on n'a rien vu, pas un, pas une, pas ça.

Boskoop ! Grand aveugle qui traverse l'Atlantique. On serait dans un sac, ce serait pareil.

On comprend que beaucoup de bateaux finissent au fond de l'eau. C'est ce qu'ils méritent.

On aura parcouru quatre mille milles et on n'aura rien vu. Un peu de houle, une grosse houle, des embruns, quelques vagues qui déferlent, des paquets d'eau à l'avant, une tempête même et quelques poissons volants ; en un mot : rien ! rien !

1967, partir en mer pour « inventer sa vie »

Robert Guyon (né en 1944), jeune Normalien, décide de partir en Amérique du Sud. Il embarque à bord d'un méthanier, l'*Aristotle*, à Anvers, l'équipage est grec. (APA 2926, Journal de voyage au Chili, 1967-1968)

« Mardi 21 octobre 67 – 15 heures (à terre) »

Absence de soi-même : je ne sais même pas si ça m'impressionne : cargo, rêve d'enfance, j'y suis... et je traînaille ! Je pense au chapitre 6 de *Under the volcano*.

Mais il y a aussi cette journée entière inutile : parti sans être parti ! Il y a dans l'absence de moi-même beaucoup de la détente nerveuse après la tension des derniers jours.

Vivement ce soir !

Ce qui est sûr c'est que ce passage sera bien la retraite-décantation-bilan que j'imaginai : tellement de temps réellement libre.

Oui, ce qui me surprend le plus, c'est cette absence... et le froid.

Je vais tenter – ô adolescence ! – de tenir un journal, mais sur un bateau c'est quasi de rigueur et c'est, me semble-t-il, le moyen de laisser échapper le moins de choses : gens, temps, lieux, idées-fusées et, comme d'habitude, soi-même.

Immensité du port d'Anvers. Hier c'étaient les romans ; aujourd'hui, dans la lumière mouillée et plate, ce sont les images du *Désert rouge* d'Antonioni qui me reviennent.

Je quitterai l'Europe d'un parapet anonyme et rêvé.

Rien ne ressemble à un port qu'un port et c'est bien, puisqu'ainsi c'est une image essentielle, pareille à la mer, le ciel ou le désert. Et somme toute, dans l'ordre physique, ce sont les seules images qui m'intéressent et me retiennent.

La vraie, la profonde raison de ce départ, de ce séjour lointain était et reste intérieure, personnelle, sans tenir compte d'aucun lieu particulier. Tout ce que je verrai et apprendrai par ailleurs me sera donné de surcroît.

Mercredi 1^{er} novembre 67 - Toussaint - environ 15 heures, 1^{er} jour de mer, mer du Nord.

Cette excitation, cette joie que je m'étonnais de ne pas ressentir, la voilà maintenant que nous sommes en haute mer. Ce rêve d'enfance remis vraiment jusqu'à aujourd'hui, je le retrouve maintenant et, comme toujours, dans ses odeurs : sel et peinture à l'huile de lin mélangés. Je le retrouve dans les hublots (je n'en ai pas dans ma cabine ; quel malheur pour rêver ! Mais, porte grande ouverte, la vue de la mer est immense, blanchie du sillage de l'Aristotle et avec son cortège de mouettes légères et rapaces).

Vouloir être partout à la fois : je cours de la passerelle aux coursives profondes, près des cuisines et de la salle à manger de l'équipage, de la timonerie au pont inférieur, de la proue à la poupe. Puis je rentre vite soit dans ma cabine, soit dans la carrée des officiers pour me réchauffer (le froid est toujours aussi intense, j'en jouirai mieux du charme des mers tropicales !) et fumer une cigarette car c'est interdit à l'extérieur. L'Aristotle est une énorme bouteille de gaz flottante !

Ce matin je me suis réveillé en pleine mer. Nulle côte en vue, rien que la mer partout, solide et plastique maintenant avec des plaques blanches d'écume – si différente de la mer vue du rivage qui, elle, est liquide.

Dimanche 5 novembre

Un arc en ciel, parti de l'horizon et faisant un demi cercle parfait dans le ciel. D'ailleurs la découverte c'est autant, sinon plus, celle du ciel et des nuages, de la nuit et des étoiles, que celle de la mer.

Il faudrait savoir noter les couleurs (pauvreté du vocabulaire : bleu, rouge, vert, etc.). Réticence en face de la comparaison bleu comme... etc. Tout est dans le rapport entre elles, et leurs qualités – densité, humidité, surface (polie, fripée, etc.), leurs dégradés. Ici, il y a de l'espace : voir l'évolution des ciels et des mers : atlantique – tempéré – tropiques – équateur...

Lundi 4 décembre. 8^{ème} jour. Le soir.

Mon origine n'est pas barbare. Malgré mes yeux bridés je suis fils de paysans du Rouergue, même pas paysans, de notables du Rouergue et des Vosges. Rien de poétique là-dedans. La Provence, le désert, le soleil, les Saintes Maries, je les ai appris, je les ai adoptés. Je ne suis ni provençal, ni méditerranéen, ni nomade. Et

la douceur du Val de Loire m'aurait aussi bien convenu. C'est cela qu'il faut comprendre. Je ne suis pas un instable. Je ne suis pas une tête brûlée (à 23 ans passés, j'aime « encore plus » ma famille, mon pays, mes amis). Mon vrai rêve est, quoique j'en dise, de m'enraciner, d'avoir une femme, une « vraie » femme - Ah ! Balzac, « La vraie femme, la femme vraie » - et des enfants, une maison et un jardin et les regarder grandir, pousser et savoir, qu'après moi, ils reprendront la maison et le jardin.

Pourtant il reste que j'ai peur de la vie, que c'est avec réticence que je m'abandonne à elle, que j'ai encore beaucoup à apprendre puisque je ne me suis encore jamais abandonné à l'amour, c'est-à-dire que je ne suis pas encore capable d'avoir une maison et un champ.

C'est pour apprendre encore plus que je suis parti, pour me libérer encore plus. Ce n'est pas une partie de plaisir, mais c'est une nécessité vitale – jusqu'au jour où je pourrai tenir vraiment une femme dans mes bras, avoir une maison, des enfants et un champ.

Finalement, ce que j'ai de meilleur c'est cette blessure, cette soif. C'est le château de cartes sans cesse détruit, sans cesse reconstruit.

Jeudi 21 décembre 67. 16^{ème} jour

Temps assez beau ; nuages et chaleur, mer calme. Nous sommes presque à l'entrée de la mer des Caraïbes. Mer des Caraïbes !

Iorgos et Lakki m'appellent « hippie » à cause des pieds nus et des cheveux – ce qui, dans leur bouche, n'est pas un compliment !

Jeudi 11 janvier 68. 18^{ème} jour

Ce carnet de voyage s'achève, ainsi que le voyage en mer lui-même.

Redire cette angoisse légère de quitter l'Aristotle, de me retrouver seul sur un immense continent...

N'ai-je pas déjà appris après plus de deux mois en mer que j'étais aussi un être de solitude et de méditation ?

Il faut maintenant se déployer, utiliser ses forces renouvelées, apprendre, apprendre, vivre, confirmer les fondements de sa vie.

Ainsi pour moi écrire est la surhumaine et dérisoire tentative de reconstruire un ordre sur les ruines et la pourriture qui nous entoure. En 1968, quelle autre fonction pour le poète, l'artiste que d'être le « pointeur » des ruines et des dégradations, l'ordonnateur des saccages, le héraut des massacres – pamphlétaire et grand inquisiteur, fossoyeur, suicidaire et liquidateur d'un bilan de faillite, il lui reste à dissoudre ses mots, à brouiller ses couleurs, de l'ultraviolet à l'infrarouge, à crier ?

J'ai la faiblesse d'encore croire aux mots.

Maintenant c'est la nuit, la marche tâtonnante, aveugle... la traversée ne se passe qu'en moi et, de jour en jour, je m'y défigure, je m'y transfigure. Je ne sais pas ce qui m'attend, mais Espérance. »

*Lecture préparée par l'APA, Association pour
l'autobiographie et le patrimoine autobiographique*

